

Jean-Louis Rinaldini

# LA GUERRE SANS FIN GUERRA E MORTE AVRAI

---

*Il s'agit ici de baliser le travail du séminaire de cette année sur « La guerre sans fin » le mot guerre étant approché non seulement dans son acception littérale de guerre dite conventionnelle mais plus largement dans ce que mettent en jeu les conflits sous toutes leurs formes, pulsion de mort, agressivité, haine de soi et des autres...*

## LES TEXTES FREUDIENS

*Rappelons d'abord que Freud nous livre différentes élaborations de l'indissociable intrication entre la guerre et le lien social dans des textes spécialement consacrés à ce thème, ou alors de manière plus latérale, dans des élaborations qui ne s'en éloignent qu'en apparence.*

*Citons : « Considérations sur la guerre et la mort » « Nous et la mort », l'examen des névroses de guerre, la surprenante biographie du président Wilson, « Malaise dans la civilisation », « Psychologie des foules et analyse du moi », « Totem et tabou ». Et puis ce texte « Pourquoi la guerre ? »*

---

## RAPPEL HISTORIQUE

Freud et Einstein se rencontrent à Berlin en 1926, engagent une relation amicale et échangent une correspondance composée de dix-sept lettres, publiées en 1933 simultanément en trois langues, français, allemand et anglais, sous le titre *Pourquoi la guerre ?* Cette publication constitue en fait un travail de commande effectué à la demande du Comité permanent des Lettres et des Arts, émanation de la Société des Nations, qui cherche à gagner l'opinion cultivée au pacifisme. Et prévenir la guerre dans un contexte européen de montée des périls.

## LES THÈMES

À la question d'Albert Einstein « Comment la paix ? » Freud répond donc plutôt « Pourquoi la guerre ? » La plus grande partie du texte est consacrée à la place de la guerre dans la civilisation et à l'examen des mécanismes qui l'entraînent. **Le texte met en jeu une série d'oppositions de termes deux à deux** : la culture et la guerre, la civilisation et la destruction, la pulsion et le lien social.

## LA MÉTHODE

Freud procède par une série de mises en continuité de termes apparemment antinomiques : le droit et la violence, la guerre et la paix, la force et la loi, l'agressivité et sa sublimation, le pacifisme et le bellicisme, l'homme civilisé et l'homme primitif, l'instinct et l'éducation, les intérêts personnels et les intérêts collectifs, le privé et le communautaire, l'individu et le groupe,

l'individu et la foule, la haine et l'amour, la pulsion et ses destins, Éros et Thanatos.

Ces paires d'opposés sont en fait des **termes liés l'un à l'autre voire dérivant l'un de l'autre**. Il est « mœbien » avant la lettre, car les couples d'opposés, s'accompagnent d'une profonde intrication, chaque terme procède de l'autre, auquel pourtant il s'oppose.

Il examine et puis récite parce qu'elles lui paraissent insatisfaisantes, cinq manières possibles « d'affranchir les hommes de la menace de la guerre » : par le droit, par la désintrication des pulsions, par le refoulement, par l'exacerbation du conflit, par le traitement de l'identification c'est-à-dire de l'amour et puis Freud propose une réponse par la culture.

Je passerai très vite sur les cinq premières afin de développer la réponse par la culture dans le maximum de ses implications.

### LE DROIT

Le moteur de l'histoire consisterait en une transformation de la violence en droit qui permet la création de ce que Freud appelle des « liens de sentiments » rassemblent les hommes en groupes larges, homogénéisés par l'identification.

Mais, parce que le droit fixe des rapports de force sans pour autant les faire disparaître, la violence revient. Le droit, parce qu'il représente la violence dont il est issu, porte en germe la guerre dont il provient et ne constitue qu'un répit, qu'une halte provisoire dans les conflits qui opposent les hommes.

### DÉSINTRICATION DES PULSIONS

À la racine de l'action, Freud, distingue la combinaison des deux pulsions : la sexuelle et l'agressive : « Ces pulsions sont tout aussi indispensables l'une que l'autre ; c'est de leur action conjuguée ou antagoniste que découlent les phénomènes de la vie ». Chaque acte obéit à une double incitation pulsionnelle et doit satisfaire à la fois deux motions : une en direction d'Éros, l'autre orientée vers la destruction. L'action, la vie même, procède d'un mixte des deux pulsions. Toute action humaine se motive de la combinaison des deux pulsions, Éros et Thanatos et la guerre n'échappe pas à cette composition que suppose la vie. Si on désintrique les pulsions, les unes d'un côté, les autres de l'autre, cela porte préjudice à la capacité d'agir, à la vie elle-même. Échec donc.

### LE SURMOI

Si les pulsions ne peuvent se trouver séparées sans attaquer la vie même, peut-être pourraient-elles rencontrer, auprès du surmoi, des destins différenciés ? La pulsion de destruction, la pulsion de mort vise soit les objets extérieurs – et c'est la guerre dans ses différentes dimensions – soit les objets intérieurs qui tombent sous les coups du surmoi qui retourne l'agressivité vers le dedans. Renforcer le surmoi protégerait les objets extérieurs, mais toute la pulsion de mort s'abattrait alors sur le sujet. Ce n'est ni possible ni souhaitable sauf à compromettre, l'existence.

### L'IDENTIFICATION

Est-ce qu'agir sur les « liens de sentiments » qui unissent les hommes pourrait constituer une issue ? Supprimer ou réduire l'ambivalence, prendre l'autre comme objet d'amour, est-ce que cela supprimerait le conflit ? Cela demande l'amour « absolu » du prochain, c'est-à-dire une forme d'amour que constitue l'identification.

Alors, il faudrait renforcer l'identification horizontale, l'identification imaginaire au semblable, du même au même, pour accroître le sentiment communautaire, qui s'opposerait à la guerre, et qui permettrait au sujet de fondre sa singularité dans le tout qui le contient. Ou alors, a contrario, il faudrait restreindre « les liens de sentiments », voire les éliminer en la personne du **chef idéal**, nettoyer, pour ainsi dire, son psychisme de toute passion. Notre vie instinctuelle serait alors subordonnée à la raison seule, au signifiant-maître, mais du coup sans beaucoup de vie non plus.

### LA CULTURE – LA CIVILISATION

Je vais donc m'attarder sur ce dernier point en m'éloignant de l'ouvrage « Pourquoi la guerre ? » et en me référant aux ouvrages que j'ai cités au début.

Dans « Malaise dans la culture » Freud est très clair : l'homme en société n'est pas heureux, la faute à son agressivité constitutive. D'où la question : quelles sont les sources de ce malaise dans la culture ? Le bonheur est-il nécessairement hors de portée ? On entend ici le pessimisme et le scepticisme de Freud face à l'optimisme de la philosophie des Lumières. Freud ne cherche pas ce qu'il faudrait faire pour le bien ou pour le mal. Il ne tient aucun discours là-dessus. Pour lui on est moral ou pas, point. Ceux qui passent leur temps à dire qu'ils sont moraux ce sont probablement les plus pervers.

Le paradoxe est que Freud est pourtant lui aussi un penseur des lumières (Aufklärung) mais il expérimente par son anthropologie concrète qui est **l'expérience clinique** qu'il y a cette dimension d'agressivité, un rapport tout à fait particulier non pas au mal mais un rapport entre ce qu'il nomme ÉROS et THANATOS. C'est-à-dire éros comme ce qui rapproche, **qui fait lien** dans l'amour, dans le lien social. Et Thanatos, ce **qui veut désagréger**. Freud, comme Rousseau, pense que les hommes ne font jamais que de compliquer les choses, les gâcher, parce qu'il y a cette dimension de destruction. La Pulsion de Mort.

Alors voilà : d'un côté la culture cherche à établir des digues contre cette Pulsion de Mort. Mais si la culture est fondamentale elle est minée en permanence par un mouvement de destruction et ce rapport entre quelque chose qui veut faire lien et qui détruit qui explique le rôle du **surmoi**. Par exemple dans la clinique nous rencontrons fréquemment quelqu'un qui est heureux, et puis qui à un moment donné peut ressentir son bonheur comme déprimant. On entend là le conflit entre le bonheur qui veut la continuité de l'être et le désir qui, lui, est dans le manque. D'où ce paradoxe : quelqu'un

qui veut soutenir la culture doit intérioriser un surmoi, mais dans ce surmoi il y a une agressivité qui peut être soit guerrière ou terroriste, c'est-à-dire là où la Pulsion de Mort tourne à plein régime.

Le surmoi est extrêmement gourmand dira Lacan, il nous en demande toujours plus. D'où paradoxalement la difficulté du sujet de supporter son besoin de bonheur.

Avançons encore un peu. Car il faut être clair. La Pulsion de Mort n'est pas un mal en soi. Certes elle a des aspects démoniaques, mais sans cette négativité il n'y aurait pas de désir. Il n'y aurait pas d'érotisme s'il n'y avait pas de destructivité. Il y aurait un Éros un peu pépère...

La Pulsion de Mort est donc une question extrêmement difficile. Freud s'en tire en disant qu'il peut y avoir une déliaison. Par exemple quand la Pulsion de Mort qui est utile, qui est une composante de la vie psychique prend le pouvoir, quand elle fait un putsch ! à l'intérieur de la vie psychique, et alors ce n'est pas drôle du tout.

Retenons donc qu'il peut y avoir des moments de haine pure où la Pulsion de Mort parle toute seule et qu'il y a lieu de mettre en rapport d'une part l'agressivité innée de l'homme et l'agressivité constitutive de la culture dans le sens où la vie telle qu'elle nous est imposée est trop lourde, elle nous apporte trop de douleur, trop de déception, trop de tâches insurmontables.

Dès le début de « Malaise dans la culture » (1930) Freud souligne que la culture consiste en deux choses :

- 1 dominer la culture
- 2 dominer les hommes

C'est dire que la pulsion de domination a pour objet à la fois la nature elle-même et l'homme lui-même. La domination de l'homme, de soi, c'est la maîtrise de ses propres pulsions. Mais c'est aussi la domination des autres hommes ce qui nous place d'emblée dans des questions politiques.

Il n'y a donc pas de culture sans renoncement pulsionnel, ce qui signifie qu'il y a des pulsions détournées vers d'autres buts (sublimation). Mais, dans tous les cas à partir du moment où on demande à d'innombrables pulsions de renoncer à leur effectuation, forcément il y a des retours de bâton permanents. La culture c'est donc toujours l'économie des plaisirs et des peines.

### ALORS ?

Lorsque l'agressivité de l'homme se reporte sur la culture elle-même, responsable de la répression des pulsions c'est le moment barbare. La barbarie c'est précisément la haine de la culture posée comme devant être détruite en tant que telle. C'est quand la Pulsion de Mort à un moment se retourne contre la culture.

Si on relit Freud (L'avenir d'une illusion 1927), les masses, elles-mêmes n'aiment pas vraiment la culture. Elles la tolèrent. Il y a comme une défiance permanente envers la culture que l'on soupçonne comme étant faite pour les possédants, y compris les possédants de la culture.

Le paradoxe est que Freud lui-même était un homme de culture, mais en même temps il pense qu'on n'a pas mieux que la culture. Donc le degré de sophistication de la culture est proportionnel au degré de renoncement pulsionnel exigé des individus par la culture.

On en voit les effets chez les sujets névrosés qui très globalement peut-on dire souffrent du renoncement pulsionnel ou plus exactement du refoulement pulsionnel. Le renoncement lui exige la sublimation. Le refoulement lui se met en place en famille, d'emblée nous édifions notre surmoi en tant qu'enfant et d'ailleurs, depuis nous traînons cette idée que la pulsion serait mauvaise.

Freud arrive donc à la Pulsion de Vie et à la Pulsion de Mort comme un couple, mieux un dualisme, une opposition des deux pulsions pour expliquer les actions humaines. L'antagonisme des pulsions n'a rien de moral. Ce qui intéresse Freud c'est le réel. Il dit d'ailleurs à Pfister qui lui reproche la pulsion de mort :

« Ce qui m'intéresse ce n'est pas ce qui est accommodant ou avantageux pour la vie mais d'abord ce qui nous rapproche **du mystérieux réel existant hors de nous** » et il parle là de la pulsion de mort.

On voit que pour Freud la Pulsion de Mort est l'enjeu même du réel. Et il ajoute que plus un penseur est « costaud » plus il se doit de soutenir la Pulsion de Mort. Freud parle là à l'oreille de Lacan pourrait-on dire.

Disons que la Pulsion de Mort est la structure de la matière psychique. Freud ne peut le prouver mais en a l'intuition. La Pulsion de Mort est comme une rumeur, c'est le bruit de fond du comportement humain.

Aujourd'hui nous observons une sinistre expansion de la pulsion de mort pure. Cette Pulsion de Mort pure est sous nos yeux. Mais l'Histoire et les textes anciens, dont la Bible, abondent en récits d'exterminations et massacres de masse.

On peut saisir un paradigme de cette pulsion de mort pure dans l'épisode de la Terreur en 1793 auquel Paul Laurent Hassoun consacre plus de 250 pages dans son dernier livre « *Tuer le mort. Le désir révolutionnaire* »<sup>1</sup>. De quoi s'agit-il ?

L'événement bien connu des historiens tient en une phrase : Sur ordre de la Convention nationale, entre les 12 et 25 octobre 1793, on a commencé à **extraire**, un certain jour, l'ensemble des rois — des corps des rois mais également des Reines, Princes, Princesses ayant régné sur la France depuis quelque mille cinq cents ans, soit au total 170 corps 46 rois, 32 reines, 63 princes de sang, 10 serviteurs du royaume, une vingtaine d'abbés de Saint Denis — de leurs tombeaux en l'église de l'Abbaye de Saint Denis dite abbaye royale, pour les détruire et les précipiter dans une « fosse ». Bref, on a « tué » les souverains morts... *post mortem*, avant de les réensevelir pêle-mêle dans un trou. On a injecté *la mort* dans *le mort*.

Pour qui est un peu informé de l'hypothèse freudienne du Meurtre du Père, consignée dans « Totem et tabou », l'image qui vient à l'esprit c'est la mise à mort des pères par les fils révoltés les poursuivants de leur colère au-delà du trépas.

Alors cela laisse perplexe : c'est que, ce qui est justement le fantasme porteur du social, son refoulé fondateur, si l'on en croit Freud, c'est que le fantasme ait pu passer aussi crûment dans la réalité, sous forme d'un *acting*, portant sur des pères haïs déjà morts. Car habituellement, le désir de mort

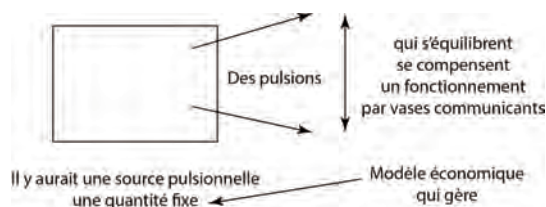
1, Paul-Laurent Assoun, *Tuer le mort : Le désir révolutionnaire*, 267 p., P.U.F., 2015.

adressé aux imagos paternelles ne se montre pas de façon aussi directe, généralement à la haine il faut des objets vivants pour s'éponger, alors qu'on rencontre ici une haine qui poursuit son objet au-delà de la mort, « haine pure », dans la mesure où elle vise l'être de l'autre, à travers ses « icônes » mais, au-delà, en sa substance même. Bref, si l'épisode engage bien le Meurtre du Père, il en traduit la défaillance symbolique et le débordement sur le réel, d'une haine qui sort de l'ordinaire... Exemple : Louis XIV, dont on connaît la fin de règne impopulaire, une fois sorti de la basilique est lynché post-mortem, il faut le dé-figurer (outrager le visage), l'éventrer et littéralement l'étriper histoire de vérifier ce qu'il a dans le ventre. Marie de Médicis, épouse d'Henri IV, est insultée et molestée au nom des accusations de meurtre conjugal dont elle avait été l'objet, on distribua ses cheveux à qui voulait, quant à Anne d'Autriche, son corps fut jeté « la tête renversée » sur le corps de son époux Louis XIV, dans une mise en scène perverse évoquant une copulation dérisoire dans la mort.

Déterrer le mort, c'est un acte-symptôme en soi, qui touche à la transgression pure puisqu'il s'en prend au rituel fondateur des sociétés humaines, c'est s'attaquer à la sépulture, c'est s'attaquer à la matérialité symbolique du rite inhérent aux sociétés dites humaines. Il s'agit par-là de ponctuer la mise en acte de l'instauration d'une nouvelle temporalité qui reprend les choses à zéro (L'an 1 de la République), remettre les pendules à l'heure de l'Histoire en faisant table rase du passé funeste, anéantir jusqu'au nom, effectuer une rature de la lettre, effacer jusqu'au souvenir, un attentat contre le passé qui s'appuie sur l'illusion emphatique de l'avenir, un déni de l'avant, posé comme fondateur. On pense ici dans notre actualité au saccage des monuments à Palmyre, ou aux destructions des Bouddhas de Bamyane.

Il s'agit donc de régler ses comptes avec le père une fois pour toutes. Sauf qu'avec le père nous apprend la psychanalyse, on n'en a jamais fini... D'où l'acharnement avec lequel il faut le tuer et le retuer. Selon un rituel qui va au-delà du meurtre rituel puisqu'il faut accomplir **le meurtre du rituel lui-même**. Ainsi être mort ne dédouanait aucun roi de sa culpabilité d'avoir régné ; aucun droit d'exception. Il n'existe pas d' $x$  non phi de  $x$ .

Si l'on veut représenter les choses par un schéma mécaniste et réducteur du modèle économique de la gestion des pulsions, cette profanation historique permet par exemple de penser le fait que l'on n'a pas :



mais qu'il faut le penser autrement. C'est que la pulsion est sans cesse en train de créer du surplus, de l'excédent, de la surenchère. Sur en chair pourrait-on oser dire ! Aux États-Unis par exemple on condamne à 120, 150 années de prison. Dans la justice vindicative, les Révolutions, les guerres, les expéditions de rétorsion, les conflits politiques il n'y a jamais d'économie de

rétribution 1 pour 1 mais toujours plus.

Est-ce que la surenchère n'est pas finalement constitutive de la pulsion ?

Qu'est-ce qui peut pousser une pulsion de destruction à pratiquer de la surenchère ? À répéter ? On le sait, le propre du surmoi, cette « relation de structure », fondé sur l'impératif féroce de l'identification parentale et, au-delà, sur la jouissance première comme loi, c'est d'exiger la répétition.

Est-ce pour cela que Lacan peut dire qu'il n'y a qu'une seule pulsion, la Pulsion de Mort ? Qui se spécifie justement de l'excédent, de la surenchère. C'est une première possibilité mais il y en a une autre que nous verrons un peu plus loin.

Dans « *Malaise dans la culture* », qui est un drôle de texte, Freud explique que lorsqu'on voit dans la réalité son ennemi source de souffrance avec laquelle on ne peut pas vivre, on peut mettre en place plusieurs procédés mais qu'aucun n'est satisfaisant. Ça peut être l'ermite qui fuit le monde mais qui recrée le problème différemment dans un autre monde, ça peut être le recours à la religion (opium du peuple disait Marx), délire de masse qui consiste à se détourner de la réalité pour en inventer une autre. La jouissance religieuse étant une jouissance alternative à la culture.

Pourquoi « *Malaise dans la culture* » est-il un drôle de texte ? Parce que Freud commence par faire un inventaire de ce qu'il appelle les techniques de bonheur.

La première technique c'est l'addiction (usage des drogues). Comme il y a une source de souffrance de l'homme à travers son corps, du monde extérieur, des autres êtres humains, alors le sujet cherche des techniques qui vont l'aider. Il ne classe pas la religion à proprement parler comme technique du bonheur mais plutôt dans une politique fondamentale du désir. La religion est un délire précieux car il permet au sujet de supporter la réalité, de soutenir son rapport au monde, mais Freud voudrait qu'on en finisse avec ces stratégies faciles et qu'on découvre une certaine passion du réel. Au fond pour Freud (comme pour Nietzsche) si on n'échappe pas à la création d'illusions, malgré tout il s'agit de détruire les illusions. L'homme est un être de délire, d'illusion, de mensonge, de falsification qui n'a pas de lien inné avec la vérité.

Pour terminer nous pourrions creuser la question de cette jouissance haineuse et de ce qu'elle convoque dans sa relation à l'objet. Pulsion de mort bien sûr mais également objet *a*, fantasme et idéalisation.

Dans l'acte terroriste, il apparaît bien que le radicalisme « terroriste » consiste à prendre la loi à la lettre et à convertir la lettre en acte. On voit surgir là le noyau le plus archaïque du surmoi. L'acte terroriste excède la problématique œdipienne qui elle suppose une agressivité **symbolisée** envers l'instance paternelle, l'acte terroriste manifeste l'irruption de cette forme de surmoi dont Lacan a montré la portée, car il s'agit de l'injonction d'une Loi féroce. Le vif de la cruauté, c'est l'instance surmoïque qui en commande l'exécution. C'est la logique d'une telle instance surmoïque, qui fait que « règne une pure culture de la pulsion de mort ».

En reprenant l'exemple de l'extraction des corps de la Basilique St Denis, on peut se demander que faut-il réellement extraire de l'autre, de l'Autre dans l'acte barbare ? Il se trouve que la métaphore de l'extraction joue

pour Lacan un rôle décisif dans la conception de « l'objet *a* », objet *pour* le désir plutôt que *du* désir. Lacan souligne que cet « objet cause du désir » **s'extrait** et que c'est précisément par l'extraction de l'objet que se constitue le cadre du fantasme. L'idée de Lacan est que cet objet doit être extrait de la chaîne du signifiant pour s'encadrer **dans** et **par** le fantasme. Le terme « extraction » permet d'articuler en quelque sorte matériellement le fantasme à son objet. **L'extraction**, voilà peut-être la deuxième raison pour laquelle Lacan peut soutenir qu'il n'y a qu'une seule pulsion, la pulsion de mort. Pour lui, en refusant d'opposer Éros et Thanatos et en affirmant l'unité pulsionnelle, en tant que « toute pulsion est pulsion de mort », il la réduit à la force du signifiant, c'est-à-dire du symbolique.

Mais pourquoi désirer extraire un objet chez l'autre ? Pour se l'approprier, certes, mais aussi pour savoir. Savoir quoi ? Savoir ce dont jouit l'Autre. Mais voilà, cette jouissance de l'Autre après l'acte peut survivre dans le fantasme, malgré la disparition de celui supposé en bénéficiaire. D'où, il faut tuer encore le déjà mort, en le montrant (comme le montrent les vidéos de l'État Islamique), s'acharner sur le mort dans une hystérie destructrice mais également dans l'ivresse d'un présent absolu comme dans le cas de st Denis par exemple. C'est une façon de remettre le compteur du temps à zéro. D'ailleurs Lacan a noté que dans l'arithmétique de la jouissance, le sujet se compte en tenant la comptabilité de ses objets.<sup>2</sup>

La pulsion de mort pure c'est cette négativité qui cherche un objet pour se nourrir et se justifier. Mais du coup l'objet *haï* est « étrifié », pour reprendre un néologisme lacanien : entendons qu'il est entièrement identifié à lui-même, il est comme chargé de nourrir chroniquement, sinon éternellement, le désir de mort du sujet haineux. La haine pure qui vise l'être de l'autre est aveugle parce qu'elle est à la limite sans image spéculaire. C'est la distinction lacanienne qui nous éclaire ici. Alors que la « haine jalouse » vise un point **imaginaire** de mortification dans l'autre, la « haine de l'être » constitue un **au-delà du spéculaire**, une visée de ce qui est insupportable dans l'être de l'autre, et surtout d'un *plus-de-savoir* inaccessible qu'il détiendrait et dont le haineux se sent personnellement exclu.

Aussi surprenant que cela puisse paraître la question de l'idéal va intervenir dans une relation avec la manie et la mélancolie. La pulsion de mort travaille contre l'éros mais s'allie à lui pour délier là où l'idéal organise la liaison. On sait que dans un groupe c'est l'idéal commun qui cimente le groupe mais en même temps cet idéal commun produit des déchirements internes : c'est à celui qui sera le « mieux-disant » de l'idéal, quitte à discréditer le frère en idéal...

L'au-delà de l'idéal, sa forme exaltée s'appelle la **manie**. Le sujet maniaque vit l'excitation indescriptible d'un « tout est possible », grâce à la symbiose de son moi avec son idéal du moi. À ce titre le banquet primitif est un moment maniaque qui suit la violence première.

Mais la **mélancolie** joue aussi sa partition. Nous sommes alors non plus dans un au-delà mais dans un en-deçà de l'idéal. Paradoxalement, l'acte belliqueux absolu comporte une dimension mélancolique que l'on trouve au-delà de la haine et comme envers de l'idéal. Le mélancolique c'est un « homme ruiné »<sup>3</sup> et le maniaque un homme facticement comblé de richesses.



C'est ainsi un fait surprenant mais derrière la haine apparaît souvent la dimension mélancolique du crime. La mélancolie se reconnaît au fait que le sujet est vidé de toute énergie à produire métaphoriquement du meurtre du père, il est évidé par la perte sèche de l'objet.

Au fond, le sujet mélancolique cherche à se désencombrer de l'objet cadavérique qu'il a incorporé. L'issue peut être le suicide, en tant que meurtre d'objet par lequel le sujet cherche, en se sui-cidant (homicide de soi), à entraîner l'autre nuisible incorporé dans sa propre destruction. Le suicidaire est en quelque sorte un tueur de l'objet maudit qu'il a incorporé.

#### POUR CONCLURE

Si on prend la fable freudienne du meurtre du père non comme une réalité historique mais comme un opérateur logique de déchiffrement du réel collectif, le meurtre du père n'est pas ce qui éclaire la lanterne magique de l'histoire ou en ouvrirait toutes les serrures, mais c'est bien plutôt le cours de l'histoire qui nous enseigne dans ses moments clés, les effets rétroactifs et récurrents du dit meurtre du père et nous permet de lui donner une matérialité.

C'est le refoulement de la haine envers le père qui fonde la Culture. Alors que l'acte de mort absolu sur l'autre, relève, lui, d'un dé-foulement ou d'un dé-refoulement qui donne à ce geste une exceptionnelle puissance transgressive, aux reflets de perversion. C'est un parricide **réel** et non **symbolique**. On pourrait dire qu'on ne traite pas un père comme ça ! C'est bien parce qu'on veut le tuer qu'on le respecte, ce respect étant nourri de désir de mort.

Rappelons-nous que le crime originaire, la destruction de l'Urvater, est suivi dans le récit freudien si l'on va jusqu'au bout de la lecture de Totem et tabou, d'une réconciliation avec le père sur sa tombe. C'est l'après-coup du meurtre du père. En inhumant les restes du père, ce qui n'en a pas été consommé, les reliefs du festin, les fils constituent la sépulture. Façon de pardonner solennellement au père... de les avoir obligés à le tuer. Alors que l'extermination, la haine totale en acte, vise au contraire un impardonnable.